

## Trous de mémoire

### *Mémoires affectives*

Jean-Philippe Gravel

Volume 22, numéro 4, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2004). Compte rendu de [Trous de mémoire / *Mémoires affectives*]. *Ciné-Bulles*, 22(4), 6-7.

## Trous de mémoire

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

**Mémoires affectives**, second long métrage de Francis Leclerc, est un étrange objet : appréciable par ses ambitions, mais décevant par son inachèvement, son apparente incapacité à naviguer avec cohérence dans la « psychologie des profondeurs » où il s'embourbe comme s'il ne savait faire la différence entre un scénario piégé et l'exploitation peu pertinente de fausses pistes — tant policières que psychologiques — que leur résolution déficiente accuse comme un énorme écran de fumée.

C'est que, dans un évident souci d'imposer une structure gigogne, **Mémoires affectives** contient (au moins) deux films en un. Il s'agirait d'abord de la quête identitaire d'un personnage privé de mémoire, à la **Memento** : happé en pleine route par un chauffard, Alexandre Tourneur (Roy Dupuis), à la suite d'un long coma, s'éveille, complètement amnésique. Ne sachant plus qui il est, il ne lui reste que les souvenirs de ses proches pour s'orienter dans le portrait de l'homme apparemment peu fréquentable, alcoolique et violent, qu'il a été. Encore qu'on puisse douter

des repères que lui offrent son ex-épouse Michelle (Nathalie Coupal), sa fille Sylvaine (Karine Lagueux), ou son associé Patrick (Benoît Guoin), car ces derniers, victimes d'on ne sait quel sortilège, semblent oublier leurs souvenirs de lui à mesure qu'ils les confient, lui tendant, en quelque sorte, le miroir de sa propre amnésie. À cela s'ajoute le fait que Tourneur est souvent frappé de réminiscences qui ne semblent pas lui appartenir : d'où viennent ces images de nature sauvage qui le hantent au son d'une prière (ou d'un poème) récité en montagnais, langue qu'il ne connaît pas ? Aussi, lorsqu'on ajoute à l'ensemble les événements d'une enquête policière qui lance la détective Pauline Maksoud (Rosa Zacharie) à la recherche du chauffard qui a renversé Tourneur, on peut s'attendre à ce que ses résultats expliquent autant l'amnésie de Tourneur que celle qui contamine son entourage.

Voilà qui suffit à nous baigner dans un climat de mystère à la fois relevé et personnel, d'autant plus qu'il canalise l'intérêt de Leclerc tant pour des personnages « exilés de l'intérieur » (telle sa « jeune fille à la fenêtre », « décalée » des événements qu'elle vivait de par la maladie qui la condamnait à une mort précoce), que pour l'exploration discrète de l'expérience de la perte et de l'absence (le court métrage **Avec ou sans Marie**). De fait, les éléments de « pure intrigue » se relèguent à l'arrière-plan d'un film qui n'est jamais aussi authentique que lorsqu'il décrit la perplexité solitaire d'un personnage à qui la réalité échappe autant, dans son incohérence, que ses propres souvenirs.

Le problème, c'est que cette quête identitaire — dont la résolution prouve qu'elle courait trop de lièvres à la fois — devient rapidement un miroir infini de spéculations, que sa conclusion est fin de résoudre. Le scénario coécrit par Francis Leclerc et Marcel Beaulieu semble vouloir nous permettre toutes les hypothèses — jusqu'à celle d'une conspiration occulte, à la **Angel Heart** — sans arriver, dans la résolution freudienne qui



Karine Lagueux et Roy Dupuis dans *Mémoires affectives*

## Mémoires affectives

s'y joute, à les justifier de manière satisfaisante. De fait, si ce sentiment d'attente provoque cette rare — et j'ajoute : intéressante et ambitieuse — expérience métanarrative invitant en quelque sorte le spectateur à « inventer le film dans sa tête » à mesure qu'il se déploie sous ses yeux, son échec à le satisfaire, rationnellement ou non, n'en est que plus cuisant. La conclusion rappelle un maladroit atterrissage forcé, sacrificiant, dans sa descente précipitée, un trop grand nombre de passagers — voire même le pilote en personne — et laissant le spectateur en plan. Car l'énigme de la mort du père de Tourneur, à laquelle cette conclusion répond, n'a occupé au long du film qu'un rôle secondaire, et si elle répond en quelque sorte à l'amnésie de Tourneur, elle ne dit rien de celle de ses proches, sur laquelle le film a pourtant insisté.

Vrai, on pourrait aussi bien expliquer cette dernière par un mécanisme de « projection », par laquelle Tourneur investirait ses proches de sa propre amnésie. Encore faudrait-il que ce mécanisme soit supporté par une mise en scène apte à nous faire comprendre que cette amnésie « projetée » relève de son propre regard. Or, c'est plutôt le contraire que font les scénaristes en ajoutant des scènes au film qui, apparemment, cautionnent l'objectivité, à l'abri du regard de Tourneur, de ces pertes de mémoire. Ainsi sa femme qui, après avoir confié à Tourneur, encore hospitalisé, qu'elle a refait sa vie avec un autre homme, est-elle vue dans la scène suivante en train de refuser à reconnaître sa liaison avec son nouveau petit ami : un « oubli » que par la suite sa fille Sylvaine tentera de dissiper, en vain, en lui montrant une photographie où le « nouveau » couple se tient bras dessus bras dessous. Tout cela en l'absence de Tourneur, et donc par l'entremise d'une narration qu'on dirait omnisciente, non rattachée à la perception d'un unique personnage. De fait, on est tenté de prendre pour argent comptant l'interprétation, émise dans le film, que les proches de Tourneur lui « donnent des fragments de leur mémoire ». Énigme irrésolue, fausse piste narrative peut-être : il n'empêche que son omniprésence handicape le dénouement du film, dont la révélation un peu plaquée se trouve en quelque sorte aux antipodes de ce que la quasi-totalité du film avait fait désirer. Et c'est de la mémoire des scénaristes qu'on se met rapidement à douter, comme celle des comités de lecture qui auraient laissé passer cette coulure qui fait s'écrouler l'édifice narratif du film dans les trous qu'il laisse béer.



Cela ne suffit peut-être pas à nous faire dire que **Mémoires affectives** ne mérite pas une certaine considération. Le film regorge suffisamment de moments forts et d'échanges sentis pour payer une partie du change. Seulement, sa structure lacunaire, déséquilibrée, relègue le tout à l'état d'un ensemble éparpillé, inachevé, laissant quasiment attendre la *sequel* qui comblerait ses vides narratifs. De fait, l'évidente sincérité de Leclerc nous empêche de voir en **Mémoires affectives** une imposture malhonnête : on en garde seulement l'impression que le film a été préparé dans une étrange absence de vue d'ensemble sur le projet.

Leclerc est donc encore capable de « créer des moments », d'établir une certaine alchimie entre ses personnages, de cerner cette ambiance d'exil et de perte qui faisaient la signature de ses autres films. Ces choses-là survivent aux maladresses du scénario avec leur propre, et discrète, « magie » ; magie qui ne requiert aucun recours à quelque prestidigitation que ce soit. Car c'est justement lorsqu'il tente de se faire « magicien narrateur », quand il endosse la cape d'un mystificateur, que Leclerc, à force de multiplier les coups de baguette autour du mauvais chapeau, échoue à faire sortir le lapin qu'on croyait s'y trouver. ■

Mémoires affectives

Mémoires affectives

35 mm / coul. / 110 min /  
2004 / fict. / Québec

**Réal.** : Francis Leclerc  
**Scén.** : Francis Leclerc  
et Marcel Beaulieu  
**Image** : Steve Asselin  
**Son** : Christian Bouchard,  
Marcel Pothier  
et Luc Boudrias  
**Mus.** : Pierre Duchesne  
**Mont.** : Glenn Berman  
**Prod.** : Barbara Shrier -  
Palomar  
**Dist.** : Vivafilm  
**Int.** : Roy Dupuis, Rosa  
Zacharie, Nathalie Coupal,  
Karine Lagueur, Guy  
Thauvette, Benoît Guoin